

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de chambre. — Huit confections d'hiver : Manteau de drap, marquis, vêtement en cachemire, tunique en velours, manteau Louis XV, dolman Rachel, petite robe, manteau en velours.

— **Quatre-vingt des patrons :** principes du tricot ; montage du tricot, maille à l'envers, passe à l'envers, maille non tricotée, surjet, deux mailles ensemble, manière d'arrêter le tricot. — Cinq patrons : Leziaska, Christiana, Andréa, Marquis, Béatrice. — Toilette de jeune fille de 8 à 9 ans. — Cinq garnitures en passementerie. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planches de modes coloriées. — Planches de broderies et de patrons.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Robe de chambre. — Cette robe de chambre si élégante est en beau cachemire bleu turquoise, de forme blouse Louis XV, avec pli Watteau; elle est illustrée d'une guirlande de volubilis, au feuillage capricieux, brodée en soie floche d'un beau blanc. Une grosse cordelière en soie blanche avec glands couponnés bien fournis la rattache à la taille; une ganse beaucoup plus fine, mais assortie de travail, borde les revers des manches et le devant de la blouse; des nœuds de faille blanche dont les bouts sont défilés complètent l'ornement de cette toilette; ils sont posés à la naissance du pli Watteau, aux poches, et en guise de broche. — Modèle de MM. Millette et Bourély, 2, rue Meyerbeer.

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DU TRICOT

Pour tricoter, il ne faut, en fait d'outils, que des

aiguilles spéciales qui sont en acier, en bois ou en ivoire, et de grandeurs diverses suivant le travail que l'on veut exécuter.

Pour le tricot ordinaire, celui qui ne tourne pas, on emploie deux aiguilles.

Pour tout tricot en rond, il faut ce que l'on appelle un jeu d'aiguilles; un jeu complet comprend cinq aiguilles; elles sont alors presque toujours en acier.

Nous veillons munies de nos instruments de travail; nous pouvons procéder par ordre.

Commençons par la position des mains :

Posez votre pelote à votre gauche; prenez votre coton entre le majeur et l'annulaire de la main gauche, à la hauteur de la première phalange; passez-le autour du pouce en commençant par la droite, de manière qu'il revienne du côté de la main droite. Voici pour la main gauche.

Maintenant, prenez le fil avec l'auriculaire de la main droite, tournez autour du doigt, et faites-le passer sur l'annulaire, puis entre ce dernier et le majeur, de manière qu'il traverse sous la deuxième phalange pour aller se placer sur l'ongle de l'index.

Prenez une aiguille et placez-la entre le pouce et l'index de la main droite, de manière qu'elle se prolonge dans la direction de l'épaule droite.

Formation des aiguilles ou montage des tricots. —

Prenez votre aiguille dans la main gauche; formez avec la laine une bouclette sur l'index d'aiguille; prenez une autre aiguille de la main droite, entrez-la de dessous en dessous dans l'index de la main gauche (voir le dessin n° 2).

Tendez votre laine sur l'index de la main droite, puis, à l'aide de ce doigt, tournez la laine autour de l'aiguille, de derrière en devant, comme dans le dessin n° 3.

Abaissez l'aiguille droite en dessous de la gauche, tout en maintenant la bouclette qui est formée dessus; puis relevez la même aiguille en l'air; vous obtenez de la sorte une bouclette sur



1. ROBE DE CHAMBRE. — MODÈLE DE MM. MILLETTE ET BOURÉLY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

l-même. Voici la méthode à papier végétal ou sur tulle sur toile cirée, puis broder des dessins de la guirlande de Chine un peu grosse, aux extérieurement un point de fil; on découpe ensuite la guirlande se trouve prête de ville.

voque cette saison. Quant à laine, il est bien difficile de trouver de l'étoffe et de la faire se proportionner la dessin sur tulle grec pour

re reverrez-vous dans notre ez. Nous l'espérons. Merci, voyez aux deux adresses : ce des deux parts. Toutes ent ces motifs, que je puis, directement. Ils se vendent avant leur valeur.

irs anglais est toujours joil repousser les cheveux et va- otés à la mode, je ne con- à larges coques sur le som- a nuance, si on a peu de lire est longue et épaisse. oc aucune maison de four- en recommander une plus informera.

prix du premier essai plu- second, de 5 à 6 fr. Je puis ux objets, et tous ceux que atimes ont été remis à qui

ougy per-onnellement que ardisse crochet et coton. possible pour vous donner vous désirez; ils peuvent e prix des motifs varie de tresser-vous directement à e.

de dentelle au tricot. le journal, vous trouvez- us les objets en tricot que e dessin spécial pour ce re agréable, je puis vous de la plus grande nou- les objets désirés.

signement pour la veste e paron de capeline. us donner ce dessin, il ne e. Écrivez directement à mais n de petits ouvrages, e dessin spécial.

passaient que lorsqu'on pouvez compter sur ceux n patron de pardessus pour

gonme arabique et de la al, je crois; l'ancien ouil de métier, surtout dans la nts.

royons-nous, n'existe pas urrez le faire exécuter à

US

DESSIN DE MARIE PAR H. BOUÉLY

UNIER RÉBUS

des siécles valent des

PARF. A. BOURDILLIAT.

BILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

chaque des aiguilles, comme on le voit dans le dessin n° 4.
 Pour créer la deuxième maille, vous prenez l'aiguille gauche, vous la faites entrer dans la maille qui se trouve sur l'aiguille droite, par le côté extérieur de cette maille, c'est-à-dire de droite à gauche; relevez l'aiguille gauche, et alors vous vous retrouvez dans la position du dessin n° 2.

Vous recommencez à tourner votre laine autour de l'aiguille comme dans le dessin n° 3, et après l'avoir abaissée, puis relevée, vous vous retrouvez encore une fois dans la position n° 4; seulement, sur l'aiguille gauche, vous devez avoir autant de mailles que vous avez recommencé à en créer de nouvelles.

Il y a une autre méthode pour créer les mailles; elle est assez employée, aussi je vais vous l'expliquer; mais je préfère, et de beaucoup, celle ci-dessus, que j'emploie journellement.

Voici l'autre méthode.

Il s'agit de passer l'aiguille entre le fil et le pouce de la main droite, de manière que le fil qui est sur l'ongle se place de l'autre côté de l'aiguille; on rabat le fil qui est sur le pouce de la main gauche pour qu'il passe sous l'aiguille, et on répète cette manœuvre autant de fois que l'on veut créer de mailles.

On ne prend l'aiguille droite que pour le second tour, si je puis m'exprimer ainsi; tandis que dans mon système, les deux aiguilles sont employées simultanément pour monter le tricot.

Mailles à l'endroit. — Le tricot proprement dit se compose de mailles à l'endroit et de mailles à l'envers; ces deux genres de mailles sont la base fondamentale de tous les autres points, quels que soient leurs noms, passes doubles ou simples, mailles torsées ou surjets.

Commençons par la maille à l'endroit, que l'on appelle aussi maille simple: on prend son aiguille droite et on l'entre dans la maille gauche, de dessous en dessus, comme dans le dessin n° 5.

Tournez votre fil autour de l'aiguille droite, de derrière en devant, comme dans le dessin n° 6; abaissez l'aiguille, puis, en la relevant, faites tomber la bouclette qui se trouve sur l'aiguille gauche, et qui vient, par conséquent, d'être tricotée (dessin 7).

Maintenant, admettons que sur l'explication d'un dessin vous trouviez une passe après une maille à l'endroit, vous lisez tout simplement votre fil tel qu'il



3. MONTAGE DU TRICOT.



2. MONTAGE DU TRICOT.



5. MAILLE A L'ENDROIT.



6. MAILLE A L'ENDROIT.



9. MAILLE A L'ENVERS.

rabattre sur les deux autres, comme dans le dessin n° 13, et on la laisse tomber entre les aiguilles.

Deux mailles ensemble. — Soit à l'envers, soit à l'endroit, on prend avec l'aiguille droite deux mailles à la fois de l'aiguille gauche, comme dans le dessin n° 14, et on les tricote comme s'il n'y en avait qu'une.

Maille tors. — Prendre une maille sans la tricoter, la reprendre en dessous avec l'aiguille gauche; retirer l'aiguille droite et faire ensuite une maille simple.

Il n'est pas inutile de donner le dessin de ce point, pas plus que des deux suivants, ils sont assez simples pour se comprendre sans cela.

Surjet tors. — Prendre une maille sans la tricoter; la reprendre en dessous avec l'aiguille gauche, et retirer la droite.

Reprendre encore cette même maille gauche, et tricoter celle qui suit. Terminer, en prenant avec l'aiguille gauche la maille que l'on n'a pas tricotée, la passer par-dessus l'autre maille, et la faire tomber entre les deux aiguilles.

Deux mailles torsées tricotées ensemble. — Elles se font comme la maille torsée; seulement il faut prendre deux mailles au lieu d'une seule.

Manière de terminer le tricot. — Nous avons pris le tricot à son début, à la formation des mailles, nous allons logiquement finir par la manière de l'arrêter et le terminer.

On tricote une maille, puis une seconde, à l'aide de l'aiguille gauche, on rabat la première maille sur la gauche, en la laissant tomber entre les deux aiguilles, comme dans le dessin n° 15; on tricote une seconde maille, on rabat dessus celle qui est restée sur l'aiguille droite, et toujours ainsi, jusqu'au bout de la rangée.

16. Parure Leczinska. — Cette parure peut se porter en toute circonstance, malgré son col renversé et son bouillonné de gaz, l'un et l'autre étant peu volumineux; le plastron est violet et les revers gris; une marguerite, posée en agapanth, illustre la poltrina; une blonde satinée doit être préférée pour l'encadrement.



16. Parure Leczinska.

17. Parure Christiane. — Elle convient pour l'intérieur. Son



17. Parure Christiane.



7. MAILLE A L'ENDROIT.



8. PASSE DE LA MAILLE A L'ENDROIT.



13. SURJET.



12. MAILLE NON TRICOTÉE.



11. PASSE DE LA MAILLE A L'ENVERS.



10. MAILLE A L'ENVERS.



15. MANIERE D'ARRÊTER LE TRICOT.

est placé dans le dessin n° 8, c'est-à-dire derrière l'aiguille droite, et vous exécutez, sans l'avoir ramené devant l'aiguille, une maille à l'envers, que je vais vous expliquer; la passe, ayant pour but de créer une maille auxiliaire qui formera pour se trouver toute formée par cette simple opération.

Maille à l'envers. — Pour la maille à l'envers, on ramène sa laine devant l'aiguille droite, comme dans le dessin n° 9; puis on entre cette ai-

guille de gauche à droite dans la maille de l'aiguille gauche, non plus en dessous, comme dans la maille à l'endroit, mais en dessus. Du reste, je renvoie au même dessin n° 9, pour bien comprendre mon explication.

On tourne le fil de dessous en dessous l'aiguille droite, pour qu'il se retrouve entre les deux aiguilles comme dans le dessin n° 10.

Puis on relève l'aiguille droite, sur laquelle s'est formée la bouclette, et on laisse tomber la maille de l'aiguille gauche.

Dans les explications d'ouvrages en tricot, on indique fréquemment une passe après une maille à l'envers; pour obtenir cette passe, il faut tourner sa laine à-tour de son aiguille, de devant en arrière, comme dans le dessin n° 11, puis refaire sa maille à l'envers, comme je viens de l'expliquer.

Maille sans être tricotée. — Rien n'est plus simple: on relève une maille, comme si on allait la tricoter, soit à l'envers, soit à l'endroit, suivant l'indication donnée et on la fait tomber de l'aiguille gauche sur la droite, sans faire le moindre travail; puis on tricote la maille suivante, comme dans le dessin n° 12.

Surjet simple ou double. — Le surjet consiste à rabattre une maille de l'aiguille droite sur une, deux, ou trois mailles tricotées. Pour obtenir le surjet, on prend avec l'aiguille gauche, sur la droite, la maille dont la boucle doit se

style est un peu sévère, le gilet, de taille révéta, est agrémenté de revers de velours de même couleur, mais de nuance plus foncée; la ruche, posée à l'intérieur de cette parure, est en mousseline unie à simple ourlet et montée à plis plats et réguliers.

18. Fichu Andrée. — Ce fichu convient pour toilette décollée;

Text on the left side of the top section, partially obscured by the binding.



Text on the right side of the top section, partially obscured by the binding.



11. Collier en dentelle.



12. Collier en dentelle.



Text on the left side of the middle section, partially obscured by the binding.

Text on the left side of the middle section, partially obscured by the binding.

Text in the center of the middle section, partially obscured by the binding.

Text in the center of the middle section, partially obscured by the binding.

Text on the right side of the middle section, partially obscured by the binding.



Text on the left side of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text on the left side of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text in the center of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text in the center of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text on the right side of the bottom section, partially obscured by the binding.



Text in the center of the bottom section, partially obscured by the binding.



Text on the left side of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text on the left side of the bottom section, partially obscured by the binding.

Text in the center of the bottom section, partially obscured by the binding.



Text on the right side of the bottom section, partially obscured by the binding.

une belle blonde satinée et perlée de jais blanc encadre un fichu de tulle illusion posé sur un ruban de faille cerise qui fait transparent; devant et derrière se trouvent posés deux nœuds de rubans coquillés de dentelle.

19. Parure rose marquise. — Le gilet est en faille rose, les revers en velours blanc ou en satin; une azalée



16. PARURE LECZINSKA.

rose est passée sur le côté en enjambant. La grosse ruche bouillonnée qui encadre le cou est encadrée d'un coquillé formant fraise rose à l'extérieur et blanche à l'intérieur.

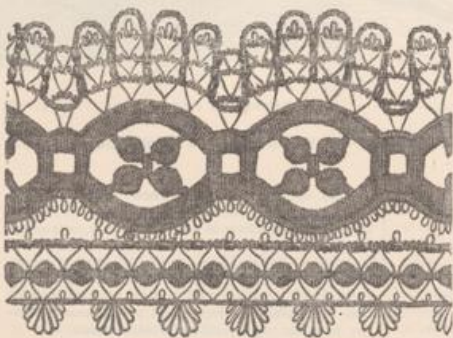
20. Parure Récamier. — Le gilet, ou plastron, est en tulle raisin de Corinthe; le grand col à revers est en batiste ou en toile fine avec une applique de percale nacarat formant cadre; le bouillonné du tour du cou est en gaze Dona Maria blanche; une petite broderie dentelée sur mousseline fait tête à une bande plus haute, également brodée au plumetis sur mousseline.



22. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

que et au gilet-pa'tot en drap blanc, avec revers dentelés; les dents, découpées en dents de scie, se posent sur le transparent de velours noir, bleu ou marron.

22 à 26. Cinq garnitures. — Ces cinq garnitures en passementerie et jais, reproduites d'après des modèles spécialement fabriqués pour la maison L. Truffier, 77, rue de Valenciennes, représentent les dernières nouveautés de cet hiver. Les passementeries de jais nous l'avons dit précédemment, sont en grande faveur sur les costumes, les confections, les manteaux; aussi croyons-nous devoir multiplier les dessins en ce genre.



25. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.



17. PARURE CHRISTIANE.

rose est passée sur le côté en enjambant. La grosse ruche bouillonnée qui encadre le cou est encadrée d'un coquillé formant fraise rose à l'extérieur et blanche à l'intérieur.



18. FICHU ANDRÉA.



21. TOILETTE DE JEUNE FILLE DE 8 à 9 ANS.

27. Manteau de drap. — Véritable dolman en drap vert russe; mais il se fait en toutes nuances; il est orné de brandebourgs en guise de acie matité, avec boutons de passementerie; une fourragère d'un style bien assorti agrémenté la poitrine et l'épaule gauche, pour retomber en longue aiguillette, terminée par des ferrets de



24. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

(Modèles de la maison L. Truffier.)

passanterie. Le vêtement est encadré de marmotte, fourrure très appréciée et très à la mode. Le prix, au Louvre, est de 190 à 250 fr.

28. Marquise. — Riche manteau de velours, de style Louis XV, agrémenté d'une passementerie d'un modèle entièrement nouveau et d'une dentelle de laine brodée de perles de jais. Le prix de ce manteau est de 300 à 420 fr. Voir les patrons sur le supplément.

29. Vêtement en cachemire, illustré d'une riche broderie en soutache perlée de jais. Ce vêtement, confortable et élégant, est entièrement doublé de soie recouvrant une doublure d'ouate. Une fourrure de très-beau skunks en-



19. ROSE MARQUISE.

quelques modifications dans la manche, qui se trouve plus ou moins allongée. Notre modèle vaut, au Louvre, de 350 à 500 fr. En velours, de 400 à 550 fr.

30. Tunique en velours.

— Ce modèle enveloppe, et peut, comme sur notre dessin, se poser sur une robe de belle étoffe, ne comportant aucune garniture. La tunique est en velours de soie; c'est le fin de la polonoise par la taille, qui est ajustée, et de la tunique par la jupe, qui est ample et forme un pouf très-léger, rattaché par des coquilles de dentelle et de faille. Ces coquilles partent du milieu du dos et se prolongent jusqu'aux retroussis du pouf. Les poches de côté sont agrémentées de gilets perlés de jais, qui, répétés autour de la tunique, font tête à une belle dentelle de Paris, également perlée, qui encadre ce vêtement, d'une élégance extrême. Le prix, au Louvre, varie de 330 à 600 fr.



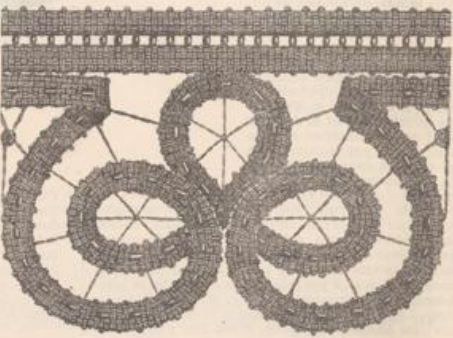
20. PARURE RÉCAMIER.



25. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

31. Manteau en velours de soie, de style Louis XV, avec grand gilet de marquise à basques allongées. Ce vêtement est original, il s'ouvre en habit et se prolonge en longues basques arrondies. Une belle bande de marmotte entoure les basques du gilet et le tour du paletot, ainsi que le bas de la manche; des brandebourgs en laçot, avec boutons de soie, complètent l'ornement de ce vêtement d'un genre très-nouveau pour jeune dame. Le prix, au Louvre, est de 300 à 350 fr.; en drap, de 150 à 200 fr.

32. Dolman Rachel. — Vêtement de fantaisie fort élégant pour voiture ou sortie de théâtre; la mar-



26. GARNITURE EN PASSEMENTERIE ET JAIS.

sur laquelle, tranchant d'une façon grotesque le noir des yeux et le rouge des lèvres.

Si le dernier mot de la mode et du bon goût est de transformer toute jolie femme en pierrot de pantomime, si n de mieux, mais je ne puis croire que ce soit là le but désiré. Je comprends, j'admets la poudre de riz elle est agréable, rafraîchissante et saine; mais encore faut-il savoir s'en servir, et surtout la choisir avec soin. Je n'en connais pas de meilleure que la *veloutine* Viard perfectionnée; en ce sens, d'abord, qu'elle est tellement adhésive et impalpable, qu'on ne peut soupçonner sa présence sur le visage, les épaules, et donne à l'épiderme cette transparence et ce velouté qui sont l'appanage de la première jeunesse. Je ferai remarquer à mes lectrices que ce n'est point un *faux* que je recommande ici; je leur dis simplement: Vous vous servez d'une poudre de riz imparfaite qui tombe promptement ou s'amoncelle en plaques; je viens vous signaler une autre préparation inoffensive et même salutaire, qui n'a aucun inconvénient, qui s'étale avec égalité et demeure où elle est posée, quelque légèrement que l'on ait secoué la houppette en cygne. J'ajouterai encore que les parfums les plus agréables et les plus suaves entrent seuls dans sa composition.

Si maintenant il prend fantaisie à nos abonnées de juger par elles-mêmes des qualités de la *Veloutine Viard* perfectionnée, elles peuvent écrire à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal, ou s'adresser aux principales maisons de parfumerie, soit à Paris, soit en province.

Je ne veux pas terminer ce courrier sans faire part à mes lectrices d'une remarque que j'ai faite. Il m'a semblé reconnaître une tendance marquée à se coiffer avec ses propres cheveux. Quel acte de haute raison ferait les hommes en prescrivant, en thèse générale du moins, l'usage, et surtout l'usage exagéré des faux cheveux! Je sais bien qu'il n'est pas donné à toutes de se passer absolument de *utilitaires* ce que la nature plus ou moins généreuse, a donné de cheveux à chaque femme. On fait beaucoup de nœuds à doubles coques; en ce cas, un léger crêpe, recouvert d'une mèche, même peu épaisse, produit un effet superbe; puis aussi des rouleaux courts et passés inégalement dans tous les sens sur le sommet de la tête. Voilà qui fait valoir les cheveux et n'exige pas une chevelure très-abondante ni très-longue. Essayez, chères lectrices, de vous coiffer ainsi, si vous êtes jeunes, et vous verrez que vous trouverez avec moi que vous êtes tout aussi charmantes ainsi.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. Je crains de ne pas m'être expliquée assez clairement dans l'un de mes derniers courriers, en parlant des robes de cachemire de l'Inde, dont la maison de l'Union des Indes a le seul dépôt en Europe. Ce cachemire coûte le prix unique de 11 fr. 50 le mètre par 1 mètre 20 centimètres de large, en toutes nuances, depuis le noir jusqu'aux teintes les plus claires. J'ai déjà dit le bien que je pensais de ce tissu souple, chaud, moelleux, qui ne coûte pas plus cher que le drap, dont on est un peu fatigué, fera nécessairement grande nouveauté cet hiver. Je sais parfaitement que les couturiers en vogue vont l'employer sous toutes les formes: robes de chambre, costumes de courses ou de demi-toilette, etc., etc.

N. DE S.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

SOINS À DONNER AUX CHEVEUX

Les soins hygiéniques les plus simples à donner aux cheveux consistent dans l'usage fréquent du peigne et de la brosse; mais il est un choix à faire dans l'emploi de ces deux instruments, et, quelle que soit, en apparence, la bannalité d'un pareil sujet, je crois néanmoins indispensable de m'y arrêter quelques instants.

Des peignes. — Il n'est pas indifférent de se servir pour sa toilette du premier peigne qui tombe sous la main. Il est des peignes qui sont vraiment désastreux pour une épaisse chevelure et dont l'usage doit être entièrement prosaïque, tel est le peigne en bois. Ce peigne est d'une excessive fragilité et fort difficile à nettoyer. Non-seulement les dents se brisent avec une grande facilité, mais elles se fendent sur plusieurs points, et les cheveux qui s'engagent dans ces fissures pendant la toilette sont infailliblement rompus ou arrachés. Outre ces inconvénients, le peigne en bois est encore fort rude, et le grattage qu'il exerce sur le cuir chevelu peut y déterminer une irritation qui a pour résultat le développement de nombreuses pellicules.

Le peigne en caoutchouc est plus doux que le précédent; nous le recommandons volontiers aux personnes dont le cuir chevelu est très-sensible; mais il s'échauffe par l'usage, et dans cet état répand une odeur fort désagréable.

Les peignes en huile noir, dont on fait un fréquent usage, sont aussi fort défectueux; ils se séparent en lamelles qui se détachent ou se tendent adhérents par leur base; le peigne se trouve ainsi dépoli, fendillé, et sous son action les cheveux cassent ou sont arrachés.

Le peigne en corne d'Irlande est préférable à tous les précédents, il est d'un usage très-doux, se rapproche de celui d'écaillé et se fend bien moins que les autres; mais il est fort salissant, se recourbe facilement et tend à reprendre la forme de la matière première avec laquelle il a été fabriqué.

Le peigne d'ivoire, comme peigne fin, est d'un très bon usage, mais il ne faut point le choisir trop fin ni à dents trop serrées, parce qu'il cisèle les cheveux et pénètre difficilement jusqu'à leur racine pour en détacher les pellicules et les matières grasses qui reposent sur le cuir chevelu.

Enfin, le peigne par excellence est le peigne d'écaillé; il est très-doux, se polit par l'usage et n'offre aucun des désavantages des précédents. C'est à celui-là qu'on doit toujours donner la préférence.

Quel que soit d'ailleurs le peigne qu'on ait choisi, il faut être modéré dans son usage. Ainsi, je ne saurais trop recommander de ne point abuser du peigne fin, qui traille les cheveux et irrite le cuir chevelu. On ne doit s'en servir que de temps en temps, et avec une pression légère. La propreté de la peau du crâne est indispensable sans doute à l'entretien d'une belle chevelure; mais les soins exagérés dans ce sens sont nuisibles. C'est pour cette unique raison que l'on voit beaucoup de femmes perdre de bonne heure leurs cheveux au niveau de leur séparation et sur le sommet de la tête, c'est-à-dire sur les points où ils sont le plus tourmentés, la plus souvent trillés. Le démailloir suffit pour une toilette ordinaire, en y joignant toujours l'usage de la brosse.

Broches. — Il ne faut jamais se servir d'une brosse en chiendent ni en crin. La brosse de chiendent est d'abord très-difficile à nettoyer, puis elle se casse, et, dans cet état, elle rompt ou arrache les cheveux. On doit donner la préférence à la brosse à sole longue de 4 à 5 centimètres pour les dames, de 2 à 3 centimètres pour les hommes. La brosse à sole courte est trop rude pour les cheveux des dames, qui sont généralement fins et fragiles. La brosse doit être d'un usage aussi fréquent que le démailloir. Elle assouplit et adoucit les cheveux; elle enlève les pellicules détachées par le peigne fin, ainsi que les molécules de poussière et tous les petits corps étrangers; elle excite en même temps, sans l'irriter, le cuir chevelu; elle favorise les fonctions sécrétoires et excrétoires s'exercent ensuite avec plus d'activité. La brosse mécanique dont se servent certains coiffeurs pour nettoyer la tête des hommes doit être absolument abandonnée. Le mouvement de rotation rapide imprimé à cette brosse ébranle et déracine les cheveux; s'il se rencontre un nœud, elle arrache en un seul coup tous les cheveux qui le composent; enfin, elle irrite et congestionne le cuir chevelu. J'en dirai autant des frictions, qui, pour être faites avec les mains, n'en sont pas moins aussi dangereuses que la brosse mécanique. Quant au lavage de la tête avec les eaux athéniques ou les eaux de quinine, qui ne sont le plus souvent que des solutions de soude ou de potasse, il ne produit qu'une grande sécheresse ou une irritation dangereuse du cuir chevelu. Les meilleures eaux pour cette opération sont celles à base de glycérine.

Épingles. — Je ne crois pas entièrement inutile de dire un mot des épingles qu'on met quelquefois par douzaines dans une même chevelure. Elles ont l'inconvénient de casser les cheveux, surtout lorsqu'on les fait pénétrer dans une masse serrée par une ligature, et ce point de vue, il faut employer le moins d'épingles possible. Il est bon de ne se servir que d'épingles en acier, très-fines et non revêtues d'une couche de vernis; car celui-ci se détache par petites plaques et produit des aspérités qui cassent les cheveux.

Il faut se garder, le soir en se couchant, de laisser prendre aux cheveux une mauvaise disposition; il serait bon d'adopter une coiffure de nuit comme on adopte une coiffure de jour. De cette façon, on n'aurait pas besoin de les tourmenter de les trahir le matin pour les redresser. Il ne faut jamais les tordre ni les serrer fortement par des ligatures. La meilleure coiffure est celle qui laisse les cheveux à peu près libres, aérés, relevés ou mollement enroulés, sans être tordus, trillés ou fatigués. A plus forte raison faudrait-il ne jamais se servir de la frisure au fer chaud et du crêpage.

La frisure au fer chaud est la pratique la plus désastreuse qu'ait pu inventer les coiffeurs. La chaleur du fer dessèche les cheveux, en enlève la moelle, les rougit, les rend cassants, et, pour mieux dire, les tue sur place. Tous ces inconvénients sont encore plus grands chez les personnes dont les cheveux sont secs, rudes et difficiles à manier. Voulez-vous conserver longtemps une longue et belle chevelure, que jamais le fer chaud n'approche de votre tête. J'en dirai autant du crêpage et de l'ondulation. Toutes ces manœuvres qui ont pour but de transformer la nature, exercent sur les cheveux une action toujours nuisible. On les emmêle d'une façon inextricable, on les traille, on les brise, on les déracine, on fait, en un mot, tout ce qu'il faut pour se préparer de bonne heure une calvitie irrémédiable. La coiffure qui, sous le rapport de l'hygiène, dit Cazenave, convient le mieux aux femmes, et surtout aux jeunes filles, est celle qui tient les cheveux doucement relevés, serrés le moins possible; celle qui consiste à les lisser soigneusement, à les disposer en larges bandeaux, de manière à ce

qu'ils soient facilement et toujours aérés; à les démaillir matin et soir, à les brosser avec soin et légèrement; à les enrouler mollement; en un mot, à les flaconner, mais sans les tordre, sans les trahir, de manière à les laisser libres, pour ainsi dire. Si, pour les besoins de la coiffure, on est obligé de les serrer, de les nouer fortement, il faut avoir, plus tard, le soin de les laisser reposer, de les tenir détachés pendant quelques instants, matin et soir.

DOCKREK IZARD.

EN SENTINELLE

(Suite)

— Voyons, calmez-vous, écoutez-moi. Causons encore une fois en amis. Ce que vous ressentiez pour moi n'est sans doute qu'une fantaisie. Ne vous fâchez pas si j'emploie ce mot. Ce serait bien plus raisonnable à vous de vous unir à une jeune et brillante héritière. Il y en a tant qui voudraient s'appeler M^{lle} la baronne de Montgou!
Mais enfin vous n'y songez pas en ce moment. Eh bien, il faut attendre votre guérison de l'épreuve du temps; ou dit que le temps est le premier médecin du monde; et vous calmera. Vous revienrez guéri; vous serez bien sage alors et nous redeviendrons de bons amis. Si vous vous mariez à l'étranger, vous me garderez un petit coin dans votre mémoire, n'est-ce pas?

Félicien ne pouvait parler; il se mit à pleurer. Les larmes d'un homme sont si éloquentes! Mariette prit tout mouchoir et lui essuya les yeux.

— Vous êtes un enfant, dit-elle. Ah! quelle sottise! ça bouillonne; mais permettez-moi de penser à ce que je vous ai recommandé; si vous consentez à partir demain matin, vous attacherez un ruban au barreau d'une de vos fenêtres; cela voudra dire *oui*. Bonsoir, monsieur Félicien.

Il s'éloigna en proie à mille perplexités; sa nuit fut sans sommeil.

Le lendemain matin un ruban vert flottait au barreau de la fenêtre.

Le soir, Félicien courut chez Mariette.

— Que vous êtes bon et généreux, dit-elle.

— Ah! Mariette, je vous obéis, mais il m'en coûte!

— Où irez-vous?

— A Bade.

— Est-ce loin Bade? Excusez mon ignorance.

— Oui, Bade est loin, trop loin, puisque je ne vous y verrai pas.

— Ce voyage vous fera du bien. Soyez prudent; choisissez avec soin vos amis.

— Vous craignez pour moi leur influence? dit le baron avec un demi-sourire.

— Peut-être. Maintenant, j'ai un cadeau à vous faire.

— Un cadeau? Vous, Mariette!

— Pourquoi pas? Le pauvre lui-même peut donner.

— Qu'est-ce que c'est?

— Cette médaille bénite. Promettez-moi de la porter constamment. S'il vous arrivait quelque épreuve difficile, vous penseriez à ce talisman.

— Et à Mariette.

— Et cette pensée pourrait vous être utile; me le promettez-vous?

— Oh! oui, de grand cœur. Cette médaille ne me quittera jamais.

— J'y compte. Allons, amusez-vous, monsieur le baron.

— Mais vous, Mariette, que ferez-vous?

— Ce que je fais tous les jours... je broderai et je priera.

V

Dans un de ces salons élégants de Bade, où l'aristocratie européenne, anglaise, allemande, française, russe, entourait jadis les tables de jeu, une vingtaine de personnes étaient réunies et s'occupaient d'un jeu attentif les chances si variées et si désastreuses de la roulette.

Ici, on risquait sa fortune d'un œil indifférent en apparence, et sans déroger en rien au bon ton qui commande à la physiologie de rester glacée ou de s'animer par un sourire contracté et stéréotypé.

Dans le salon voisin, tout était harmonie, mouvement, causeries vives et spirituelles.

Les sons brillants de l'orchestre appelaient les quadrilles et les valse, et, de temps en temps, quelque voix italienne faisait entendre une cavatine de Donizetti ou de Verdi.

Si l'on a qualifié avec raison le nom d'*enfervé* ces maisons où la passion du gain se déguise sous les formes les plus séduisantes, où l'intrigue conduit l'expérience, où le besoin de plaire va chercher de dangereuses conquêtes, il faut avouer que ces enfers-là offrent des tentations presque irrésistibles.

L'or roulait sur la table; les enjeux étaient énormes; chaque tour de roulette emportait les riches domaniaux, les châteaux somptueux, les revenus princiers.

Un jeune venait du regarder le

A la vue en lui un b qui avait lie gnée d'or e

Le succès se tourna comprenait

Une hour tentôt il gr chances r e

compté bal. Mais vieux n-m

gères, s'app — Vous d

— Oui, s — Perce — Comm

— C'est à arrive pres assurer que Essayez!

Félicien, q mais la cha l'urait touz l'indifféren sentit agité

d'un regard ter des laun gains, il ava

frances, n'os Cette voix

vous; depuis pareille un

Le baron e De l'autre

avec une sup nral autrich Félicien et

Dans cette traits de Mar

Il était ins plète; même

don. Mais quel toilette amou

parfaite, eut la rue de la

Cependant l'agitation de lui adressa

Le général lué avec co

— Pardou, l'honneur de

présenté à l donné pour e

— En vert détacher ses

danger m'ap — Tout le

égard. C'est — Ah!... Ce fut là t

soe travaillé — Mon Di

blance? — Faites v

— Eh bien! pomate allem

M. de Mont Mais il eut

nouveau, saut roles :

— Quelle f Cette voix a

Et alors il p

rieuse.

Dans son

main recontr

— Non, di

ne journalis

Il chercha d

ment, lui avai

plus la.

— Oh! pen

parle, que je

salle de bal.

Il y sourit;

Félicien dut

tour de la sal

rousse.

Cependant s

Un jeune homme parut ; son visage accusait l'ennoi ; il venait du salon voisin, où il était resté quelque temps à regarder les danseurs sans se mêler à eux.

A la vue du jeu, il frémit comme s'il avait senti s'éveiller en lui un besoin d'émotions. Après avoir observé le combat qui avait lieu sur le tapis vert, il tira de sa poche une poignée d'or et la plaça sur la rouge.

Le succès couronna sa première mise. Aussitôt l'attention se tourna de son côté, plus d'un sourire le félicita. Il ne comprenait pas.

Une heure se passa pour lui dans les alternatives diverses ; tantôt il gagnait, tantôt il perdait ; mais le nombre des chances heureuses l'avait emporté. Il s'éloigna sans avoir compté son gain et parut vouloir rentrer dans le salon de bal. Mais là, l'ennemi lui revint au cœur. En ce moment, un vieux monsieur, harlé d'une foule de décorations étrangères, s'approcha de lui et le félicita.

- Vous quittez déjà le jeu ? dit-il.
- Ouf, monsieur, j'en ai assez.
- Permettez-moi de vous le déclarer : vous avez tort.
- Comment ?
- C'est une chose énorme que d'avoir une veine ; cela arrive presque toujours la première fois. Je puis vous assurer que si vous continuez, vous ferez sauter la banque. Essayez !

Félicien, car c'était lui, revint prendre sa place au jeu ; mais la chance avait tourné. Les coups qui se succédaient furent tous défavorables au baron. Celui-ci, alors, perdant l'indifférence qu'il avait montrée jusqu'à ce moment, se sentit agité, ardent ; il ne calculait plus ; il contemplait d'un regard fixe cette roulette qui ne cessait de lui emporter des lambeaux de sa fortune. Déjà, outre ses premiers gains, il avait livré au hasard hostile une trentaine de mille francs, lorsqu'une voix claire et douce attira son attention.

Cette voix disait : — En vérité, le jeu de ce soir est ruineux ; depuis que je suis à Bade, je n'ai jamais remarqué pareille animation.

Le baron avait levé les yeux ; il resta stupéfait. De l'autre côté de la table était une jeune femme, mise avec une suprême élégance ; elle donnait le bras à un général autrichien.

Félicien eut de la peine à réprimer un cri. Dans cette dame il lui sembla reconnaître exactement les traits de Mariette.

Il était impossible de voir une ressemblance plus complète : même regard, même taille, même finesse d'expression.

Mais quelle apparence que cette belle personne, dont la toilette annonçait l'opulence, et le maintien une assurance parfaite, eût rien de commun avec la pauvre ouvrière de la rue de la Chaussée-d'Antin !

Cependant l'étrangère parut s'être aperçue du trouble, de l'agitation de Félicien ; elle se pencha vers son cavalier, et lui adressa tout bas deux ou trois paroles.

Le général fit quelques pas vers le baron, et, l'ayant salué avec courtoisie, lui dit :

- Pardou, monsieur, pour la question que je vais avoir l'honneur de vous adresser ; ariez-vous l'intention d'être présenté à la dame que j'accompagne ? Vous auriez-ou donné pour elle une lettre d'introduction ?
- En vérité, monsieur, habitua le baron, qui ne pouvait détacher ses yeux de l'étrangère, je... ne sais... J'ignore... daignez m'apprendre quelle est cette dame.
- Tout le monde, à Bade, pourrait vous satisfaire à cet égard. C'est une noble russe, M^{me} la princesse de Windorf.
- Ah !...

Ce fut là tout ce que le baron put articuler ; mais sa pensée travaillait avec une activité effrayante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! se disait-il, quelle ressemblance !

— Faites votre jeu, dirent les posteurs.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dit à Félicien le vieux diplomate allemand, ne tenterez-vous pas de réparer vos pertes ? M. de Montegon fit un mouvement.

Mais il entendit de nouveau la belle dame qui disait de nouveau, sans paraître se préoccuper de l'effet de ses paroles :

— Quelle folie de se ruiner ainsi pour l'appât du gain ! Cette voix alla jusqu'au cœur de Félicien.

Et alors il pensa aux recommandations de la bonne Mariette.

Dans son trouble, il passa sa main sur sa poitrine. Sa main rencontra la médaille bête.

— Non, dit-il avec énergie ; c'est fini, je ne joue plus, je ne jouerai jamais !

Il chercha du regard la dame qui, à son insu probablement, lui avait inspiré une si bonne résolution ; elle n'était plus là.

— Oh ! pensa-t-il, plus de timidité ! Il faut que je lui parle, que je la remercie. Sûrement elle est rentrée dans la salle de bal.

Il y courut, en dansant ; les quatre filles étaient nombreuses ; Félicien dut attendre la fin de la contredanse pour faire le tour de la salle. Mais nulle part il ne put revoir la princesse russe.

Cependant sa curiosité était trop fortement excitée pour se calmer ainsi ; le baron s'informa de la demeure de l'étrangère ; on lui indiqua l'hôtel des Souverains.

Au moment même où Félicien franchissait le seuil, une chaise de poste attelée de quatre chevaux s'éloignait rapidement.

— M^{me} la princesse de Windorf ? demanda le baron.

— Monsieur, lui répondit-on, la princesse vient de quitter Bade.

— Oh ! ciel !... et où se rend-elle ?

— Nous l'ignorons.

Félicien, désolé, revint lentement chez lui, comparant dans son souvenir les traits de la grande dame et ceux de sa voisine de Paris.

— Mariette, pensa-t-il, cruelle Mariette, tu ne songes peut-être plus à moi, à moi qui t'ai obéi si docilement. Ah ! ma curiosité était encore un hommage que je te rendais.

Quand il fut rentré chez lui, il prit la médaille et la baisa avec ferveur :

- Chère médaille, tu m'as sauvé de ma propre folie... Puis il sonna.
- Apportez-moi du thé, dit-il au valet qui se présentait. Vous commanderez pour demain matin une chaise de poste.
- Monsieur le baron part ?
- Oui... pour l'Italie.

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

UNE VEUVE

I

Après deux ans de mariage, M^{me} de Gantrey avait eu le malheur de perdre son mari. Riche, jolie et jeune, — elle n'avait que vingt ans, — ses amis pensèrent que l'année de deuil expirée, elle quitterait ses vêtements noirs et reparaitrait dans le monde, où l'appelaient sa beauté, sa grâce et les charmes de son esprit. On pensa aussi qu'elle ne tarderait pas à se remarier ; car, disait-on, bien qu'elle ait eu pour M. de Gantrey une affection profonde, il est impossible qu'une femme de son âge et de sa condition reste libre longtemps ; on sentit se faire remarquer et livrer sa vie à toutes sortes de suppositions malveillantes.

Son oncle, M. de Vandoise, colonel de dragons en retraite, était de cet avis.

Cependant, l'année de deuil écoulée, M^{me} de Gantrey, contre toutes les prévisions, non-seulement ne cessa de porter des couleurs sombres, mais ne reparut point dans le monde, où elle était si impatiemment attendue, si ardemment désirée.

Ce n'était pas seulement la douleur causée par la perte d'un époux bien-aimé qui retenait M^{me} de Gantrey chez elle, lui faisait fermer ses salons et l'éloignait des plaisirs de son âge : elle avait un fils ; et, le sacrifice qu'elle n'aurait peut-être point fait au souvenir de son mari, elle avait résolu de l'accomplir pour l'enfant, en lui donnant sa vie tout entière. C'était sans doute beaucoup pressumer de ses forces ; mais le cœur d'une mère connaît tous les courages et ne recule devant aucun acte d'abnégation et de dévouement.

Quand on eut bien compris que la retraite de M^{me} de Gantrey était sérieuse, la plupart de ses amis l'acceptèrent. Pourtant, ceux qui aspiraient à sa main ne furent point découragés ; ils s'adressèrent au colonel.

Le vieux soldat, qui ne demandait plus mieux que de donner à sa nièce un second mari, se chargea des demandes, les transmit une à une, et plaça la cause de chaque prétendant avec une adresse et une énergie dignes d'un diplomate. Mais il en fut pour ses frais, et ses meilleurs arguments étaient toujours réduits à néant par cette simple réponse :

— Je ne veux pas me marier !

Le pauvre colonel eut donc, après chaque demande, la triste mission d'éconduire poliment le demandeur.

Néanmoins, il ne perdit pas complètement courage, et, bien que les prétendants se fussent retirés, il n'en revint pas moins fort souvent sur la question du mariage. Les réponses de la jeune veuve lui causaient plus d'une fois des irritations violentes ; mais comme, à part son obstination à vouloir marier sa nièce malgré elle, c'était le meilleur homme du monde, après avoir boudé pendant quelques jours, il finissait toujours par se condamner lui-même en avouant qu'il avait tort.

Un jour, M^{me} de Gantrey le vit arriver chez elle avec un air rayonnant qui la surprit.

— Vous ne paraissiez bien joyeux aujourd'hui, mon oncle ? lui dit-elle.

— Je suis toujours ce que je parais être, ma nièce.

— C'est vrai. Serais-je indiscrète en vous demandant la cause de votre grande joie ?

— Nullement. Sachez donc, ma nièce, que je vous ai trouvé un mari.

M^{me} de Gantrey laissa glisser sur ses lèvres un malicieux sourire.

— Ce doit être le septième ou le huitième que vous me proposez.

— Le neuvième, ma nièce ; mais celui-ci est celui que vous épouserez ; il a toutes les qualités, toutes les perfections, interrompit la veuve.

— Ne parlons pas de ceux-là, reprit vivement le colonel, vous ne les aimez pas.

— Pas plus que je n'aime celui que vous me proposez aujourd'hui.

— C'est ce que nous verrons, quand vous le connaîtrez.

— Je ne désire pas le connaître, mon cher oncle ; vous savez bien que...

— Oui, que vous ne voulez pas vous remarier. Parbleu ! je sais cette phrase par cœur depuis longtemps ; mais voyez le moment de la modifier de façon à lui faire exprimer tout le contraire.

— Au fait, nous ne nous sommes pas querellés depuis un mois, dit froidement M^{me} de Gantrey.

— Je ne veux pas me fâcher, ma nièce, je veux rester calme ; je ne cherche point à vous faire de la peine, mais je désire vivement vous persuader. Ecoutez-moi.

— Oh ! je connais d'avance toutes les excellentes raisons que vous pouvez faire valoir ; mais elles ne seront jamais suffisantes pour me convaincre. Vous me répétez ce que vous m'avez déjà dit vingt fois. A tout cela, mon oncle, je répondrai : Attachée à mon mari par une affection vive, basée sur l'estime, que nous avions mutuellement l'un pour l'autre, ma vie devait s'écouler près de lui, entourée de félicités parfaites ; le ciel ne l'a pas voulu, j'ai pleuré cet ami si cher, je le regrette encore. A-t-on le droit de m'en blâmer ? Je suis heureuse dans ma liberté ; qu'on me la laisse. Vous me parlez d'aimer, est-ce que le cœur d'une mère n'est pas assez rempli quand à côté d'un souvenir ne place sa tendresse pour son enfant ? Je n'envis et ne désire rien. Je me suis habituée à l'existence nouvelle que je me suis faite, elle me plaît. Pourquoi y changerais-je quelque chose ? Mon fils, voilà ma vie, mes joies, mon avenir...

— Il grandira, peut-être, mais il n'a pas l'air d'être un homme ; il lui suffira plus, il cherchera son bonheur loin de sa mère, qui se sera sacrifiée pour lui, et alors...

— Alors je serai vieille, interrompit M^{me} de Gantrey.

— Vieille, seule et oubliée.

— Un fils aime toujours sa mère.

— Oui, si elle a su le faire passer en lui une partie de son cœur.

Le regard de la veuve étincela, et un mystérieux sourire s'arrêta sur ses lèvres.

— C'est égal, reprit M. de Vandoise, je ne suis pas de votre avis, et je persiste quand même à vouloir vous marier.

— En vérité, j'admire votre courage.

— Permettez-moi de vous présenter mon protégé.

— A quel titre, mon oncle ?

— Comme votre futur mari, parbleu !

— Eh ce cas, je vous serai obligée de m'épargner une entrevue qui ne saurait m'être que très-pénible.

— Madame, dit le colonel d'un ton sévèrement comique, ce jeune homme est le fils de mon meilleur ami, et je me suis engagé à lui porter une réponse satisfaisante.

— Le colonel de Vandoise, si prudent d'habitude, agit un peu légèrement dans cette occasion, reprit la jeune veuve avec une raillerie affectueuse.

— Accusez mon désir de vous voir heureuse.

— Ce monsieur me connaît donc ?

— Il vous a vus plusieurs fois chez la comtesse de Séguise. C'est un brillant cavalier ; vous avez dansé avec lui.

— C'est possible. Comment le nommez-vous ?

— Alfred Vernon ; c'est le fils du général Vernon, un de mes vieux compagnons d'armes.

— Je connais ce nom, mais j'avoue que je n'ai pas conservé le moindre souvenir du fils de votre ami.

— Alfred a meilleure mémoire que vous, ma nièce, puisqu'il ne vous a pas oubliée.

— Je ne crois pas aux impressions que deux années ne parviennent pas à effacer, reprit la veuve en riant ; je ne cherche pas à comprendre le motif qui m'a fait rechercher aujourd'hui par M. Alfred Vernon. Dites-moi, mon oncle, que je ne veux pas me remarier, et qu'une veuve ayant un fils qu'elle aime exclusivement, n'est point ce qui lui convient, il vous comprendra.

M. de Vandoise tourmenta sa moustache grise et quitta sa nièce, en jurant de ne plus s'occuper de son avenir. Elle ne le revit pas de plusieurs jours ; elle supposa avec raison que le vieux soldat lui gardait rancune, mais elle se consola en faisant cette réflexion : qu'elle n'obtiendrait jamais sa tranquillité qu'en passant par les pelottes et grandes cotées de M. de Vandoise.

II

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, au moment de sortir, comme d'habitude, pour promener son fils dans le jardin des Tulleries, M^{me} de Gantrey se trouva subitement indisposée. L'enfant, impatient de partir, le faisait déjà comprendre par des appels fréquents suivis de cris furieux. La mère, un peu malgré elle, se décida à le confier à sa bonne et disant :

« Veillez bien sur lui et rentrez de bonne heure. »
 La domestique prit l'enfant dans ses bras et sortit, non sans avoir admiré son image qu'une glace de Venise lui avait montrée de la tête au pied.

Elle étreignait ce jour-là une robe nouvelle de fort bon goût; son bonnet sans rubans, mais coquet et finement brodé, lui allait à ravir; le tablier, d'une blancheur éblouissante, complétait le plus joli costume qu'une jeune et gentille soubrette pût rêver. Aussi Augustine s'était-elle trouvée charmante. Elle aurait pu se le dire et se le répéter tout à son aise, mais cette satisfaction lui parut légère; il fallait à sa vanité quelque chose de mieux. S'admirer soi-même, c'est déjà bien, mais ce n'est rien à côté de l'admiration qu'on provoque chez les autres, sans compter les compliments et les regards d'envie qui en sont la suite.

« A qui pourrais-je bien me montrer ? se demandait Augustine en regardant à droite, à gauche d'un petit air superbe. Je n'ai pas de camarades dans le quartier, continuait-elle, c'est ennuyeux; si je cause avec personne, je suis toujours seule. Victoire et Adélaïde, mes deux payses, sont plus heureuses que moi; elles habitent la même rue et se voient presque chaque jour. Aujourd'hui, en ce moment, elles se promènent ensemble dans la grande allée du Luxembourg... C'est loin d'ici le Luxembourg... c'est égal avec de bonnes jambes... Si j'y allais? Voilà près de deux mois que je n'ai pas vu Victoire.

Tout en monologuant, Augustine était arrivée rue de Rivoli, à l'une des entrées du jardin des Tuileries. Elle traversa la promenade sans s'arrêter, gagna la rive gauche de la Seine, et s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain par la rue des Saints-Pères.

Le petit garçon qu'elle portait tantôt sur deux bras, tantôt sur un seul, paraissait très-satisfait de son voyage à travers Paris: il riait, regardait, s'étonnait et jésait comme une nichée de charbonniers dans une chevière.

Augustine trouva ses deux amies en train de babiller, assises sur un banc de pierre.

- Tiens, c'est toi, Augustine?
- Oui, c'est moi.
- Nous avons parlé de toi, hier.
- Et moi je pensais à vous, puisque me voilà.
- C'est vrai. Que tu as donc bien fait de venir de ce côté!

— Gaston, vous allez jouer avec les petits garçons, dit Augustine en montrant au fils de M^{me} de Gantrey, les deux enfants couchés aux soins et à la surveillance de ses camarades. Soyez bien sage, ajouta-t-elle.

ÉMILIE RICHERDORF.

(La suite au prochain numéro).

LA BIBLIOTHÈQUE

Un livre tout intime. — Le livre de deux cœurs, — dit avec un rare bonheur d'expression l'auteur de la préface, vient de paraître depuis peu et me semble digne à tous égards de figurer dans notre bibliothèque.

Le *Manuscrit de ma mère* est placé sous l'égide du nom prestigieux de Lamartine. L'illustre poète a recueilli pieusement ces pages touchantes, écrites par sa mère au jour le jour et sous l'impression immédiate des événements de la vie et de la famille, en y ajoutant des commentaires et des explications qui rendent cette lecture encore plus attachante. Ce n'est pas que son intention fût de publier cet ouvrage; il ne voulait que conserver à sa famille et à ceux qui avaient connu sa mère ce manuscrit de tendresse et de dévouement maternel, d'aimable et douce philosophie chrétienne. Mais aujourd'hui qu'un motif de convenance n'arrête plus les propriétaires des œuvres de Lamartine, ceux-ci ont livré au public, ou plutôt aux mères et aux femmes, ces confidences d'un cœur tendre, d'un esprit supérieur, d'une âme éclairée par le flambeau de la foi divine, sachant bien à l'avance de quel intérêt serait pour elles ce simple manuscrit.

Ce livre a donc un attrait particulier pour mes lectrices. Elles retrouveront à chaque page le tableau vivant de leurs propres luttes et de leurs espérances, de leurs douleurs et de leurs joies; tableau orné et posé par le charme répandu dans toutes les productions littéraires du chanteur d'Étrevé.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Octobre.

LES HUITRES

Ces jours derniers, je fus convié à une dégustation d'huitres provenant d'un nouveau parc. Le propriétaire en avait fait la veille une expédition magistrale.

Le voyage s'était accompli pendant la nuit, et dès leur arrivée les bourriches avaient été placées en lieu frais. Ces détails donnés avec afféterie par l'amphitryon, quel-

ques instants avant le déjeuner, aux convives, moins un docteur en médecine, dont l'habileté est de se faire attendre, étaient loin de calmer leur légitime impatience.

Le retardataire vint enfin. La pratique de la salle à manger nous fut immédiatement donnée, et chacun put jouir de la vue d'une pyramide de trois douzaines d'huitres devant son assiette.

Tandis que mon voisin (c'était le docteur) rangeait dans son estomac deux de ces pyramides, il me fut impossible d'aller au delà d'une douzaine.

Je m'attendais à des huitres esquives, et elles ne satisfaisaient nullement mon palais.

Après le déjeuner, excellent, du reste, j'en fis tout bas la confidence à notre hôte.

— Je suis de votre avis, me dit-il; et cependant rien n'a été négligé pour vous les présenter bonnes. Ainsi, peu confiant en l'habileté de mes vœux, j'en ai confié l'ouverture à une écailleuse qui, depuis le matin, y est occupée et en a grand soin, sous ma recommandation, de les détacher toutes de la coquille.

Le mauvais goût des huitres m'était expliqué, le docteur aidant; il s'était sans doute écoulé plus de deux heures entre le moment de leur ouverture et celui de leur absorption, et elles étaient déjà en voie de décomposition.

Il restait des huitres à ouvrir, — leur examen fut décidé.

Le soir même, pour nous mettre en appétit des reliefs du déjeuner, coquilles de turbot, saisis à la chasseur de quartiers de perdreaux rôtis, pâté de foies gras, etc., etc., j'en avais trois douzaines immédiatement après leur ouverture; elles étaient parfaites.

L'huitre fraîche est vivante. Morte, elle se décompose immédiatement, et elle perd la vie dès qu'on la détache de la coquille inférieure.

Conclusion. — Ne faire ouvrir les huitres qu'au moment de les manger, et ne les détacher de la coquille qu'à l'instant où on les ouvre.

LE BARON BRISSE.

On me demande la recette du *homard à l'américaine*: on la trouvera dans la *Petite Cuisine du baron Brisse*, page 253.

La *Petite Cuisine* est exp. dite franco contre l'envoi de 3 fr. en timbres poste, à M. Bourdilliat, administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire.

LETRE D'UNE AMIE

Je veux vous dire quelques mots d'un magasin de mercerie, que je projette depuis longtemps de vous faire connaître, c'est la maison: *aux Tuileries*, rue de l'Échelle, 5. Vous y trouverez, à des prix abordables, les chaudes et bonnes capelines pour cet hiver, les tournures et crinolines de tous modèles pour toilette ordinaire et pour robes de bal somptueuses; la ganterie à un rayon spécial des mieux assortis. Je citerai spécialement le col et la manchette en papier.

Mais, direz-vous, une femme élégante peut-elle se permettre la parure en papier? Sans doute, la lingerie fine et belle est de mille fois préférable, je le reconnais; mais tout le monde ne peut s'en permettre le luxe, surtout pour les toilettes du matin; la parure en papier est économique, c'est là son mérite.

Bien des questions me sont adressées sur la valeur du *lait antépithélique*. Son emploi est-il indifférent? me demandent la plupart de mes correspondantes. Assurément, mesdames, le lait antépithélique est conseillé par nombre de médecins comme un agent thérapeutique des plus précieux contre les taches de l'épiderme; on doit donc s'en servir, même comme moyen préservatif, et cela journellement, en guise d'eau de toilette. Le lait antépithélique se trouve chez M. Candès, 24, boulevard Saint-Denis.

E. BOUZY.

DE L'EMPLOI DES FRUITS

LES POMMES

Pommes conservées. — On range les pommes dans des armoires ou sur les rayons d'un fruitier, de manière à ce que les fruits ne se touchent pas. On doit choisir un lieu sec, pas trop éclairé, exempt de courants d'air. Il faut avoir grand soin d'enlever, au fur et à mesure, les fruits qui se piquent.

Pommes cuites au four. — Les pommes cuites au four, devant le feu ou sous la cendre, conviennent aux convalescents: c'est un mets aussi sain que léger. Généralement on les mange avec un peu de sucre.

Marmelade de pommes. — On pèle le fruit avec un couteau d'argent (on rejette généralement la pelure, c'est un tort); on fait cuire à petit feu; on ajoute de la cannelle en poudre et du sucre. Pour beaucoup de pommes, l'arôme du fruit réside dans la pellicule; aussi les amateurs de pommes d'après les croquent sans les peler.

Gelée de pommes. — Coupez les pommes par quartiers; ôtez les peaux et les pépins; jetez les fruits à mesure dans l'eau froide, pour qu'ils ne jaunissent pas; mettez-les ensuite dans une bassine sur le feu avec juste assez d'eau pour que les pommes baignent à l'aise; ajoutez le jus de trois citrons pour cinq douzaines de pommes. Lorsqu'elles commencent à s'écraser, retirez-les du feu; placez-les sur un tamis au-dessus d'une terrine ou dans une chausse de laine, sans presser.

Pesez le jus, qui doit être tiré clair; ajoutez-y un poids égal de sucre cuit au casse; faites donner cinq à six bouillons; écumez avec soin; retirez quand la gelée se répend; en rappe autour de l'écumoire. Au moment où l'on retire du feu, mettez dans cette gelée des morceaux de cédrat confit.

Congélate de pommes. — On culève les pépins des pommes de reinette; on les pèle, on les fait cuire à l'étouffé; on met dedans un peu de zeste de citron ou d'orange et du sucre en suffisance.

Pommes au beurre. — Les pommes au beurre sont un mets de famille qu'on mange principalement l'hiver. On y ajoute de la gelée de groseilles.

Sucres de pommes. — Faites un sac de pommes comme pour la gelée; ajoutez trois fois son poids de sucre qu'on fait cuire au casse; on coule sur une table de marbre huilée.

Cidre factice. — On dessèche la pomme au four, elle sert à faire un cidre factice, que les petites fortunes consomment lorsque le vin est trop cher.

On met dans une petite tonne :

Pommes séchées au four.....	2 kilogr.
Fleurs de sureau (renfermées dans un nouet en toile).....	10 gr.
Eau bouillante.....	10 litres.
Sucres bruts.....	1,500 gr.

On laisse macérer pendant huit jours, on tire le liquide dans des bouteilles qu'on bouche. Six jours après il s'y développe une fermentation, assez forte parfois pour briser les vases; aussi est-il prudent de ne pas les remplir tout à fait. Cette boisson n'est pas alcoolique et ne peut se conserver longtemps. Son usage trop prolongé finirait par débilitier l'estomac.

STANISLAS MARTIN.

PETITE CORRESPONDANCE

A nos lectrices. — Un alinéa de la petite correspondance de dimanche dernier pourrait laisser dans l'esprit de nos lectrices une arrière-pensée que nous tenons essentiellement à détruire.

Nous profitons de la circonstance pour révéler à nos abonnées que notre rédactrice du *Courrier de la mode*, M^{me} Marie de Saverny, est un écrivain apprécié, du *Moniteur universel*, dont nous nous en laissons la bonne fortune de nous assurer la collaboration, et qui par sa double qualité de femme du monde et de femme du meilleur ton, nous a semblé la personne la plus capable de donner sur la mode, les mœurs élégantes et le savoir-vivre, les plus utiles conseils.

Marquise de M. — Le satin noir orné de velours se porte toujours et ne paraît nullement démodé, même pour une jeune femme, si la forme de sa robe et la disposition des garnitures sont nouvelles et élégantes. La manche carrée, pour dolman, a plus de style; mais elle est très-difficile à réussir, c'est pourquoi j'aime autant la longue manche pointue. La guipure de laine perle est très-bien. Quel genre de vêtement souhaitez-vous? Les bandes de loutre feraient à merveille sur du velours tramé. On ne garnit de fourrure que la polonoise ou la tunique et le corsage; le jupon se fait à volants ou uni. Le manchon de velours avec bandes de fourrure se porte toujours; je préférerais cependant un manchon de loutre.

Lavault. — Je répondrai par lettre à vos questions pour l'ameublement et les bottines. Je ne vois guère comme genre de garniture en étoffe pareille, pour la robe simple de jeune fille, que des petits volants en biais découpés à l'emporte-pièce, ou des biais bordés d'un gros liséré, ou des chichicos découpés, garnissant le bas du jupon, les basques du corsage et les manches.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Débitéur de vieilles nouvelles, vous présenter la moutarde après dîner.

Le girant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.